

Autopsie d'un accident de la coopération

Tout était trop juste : la sélection et la durée de la préparation des jeunes, la cohésion de leur groupe, la mobilisation des partenaires africains pour l'accueil d'adolescents en grande difficulté et, plus largement, la concertation et la communication entre organisateurs de part et d'autre. La Fédération des Oeuvres Laïques de la Loire, maîtresse d'œuvre depuis lors de vingt cinq séjours reconnus comme réussis avec des jeunes dans quatre pays africains, a connu en cette occasion (1992) un rude échec, souligné par le rapatriement anticipé, après une douzaine de jours, de tout le groupe concerné. Une expérience « extrêmement négative pour les jeunes, en particulier quant à leur perception de l'Afrique », évalue Maurice Duchêne, directeur des relations internationales à la FOL. « Ils ont vu ce continent comme un terrain de jeu facile pour leur propre délinquance. Aucune prise de conscience de la nécessité de la solidarité internationale n'a eu lieu ».

Dans cet accident de parcours de la pratique de solidarité internationale de la FOL, c'est le scénario-catastrophe redouté par l'écrivain et psychologue Pierre Kammerer à propos de ce type d'activités qui a prévalu. « Après le fléau des marchands d'esclaves, celui des colonisateurs, néocolonisateurs et autres, les Africains pourraient voir déferler des hordes de « cas-sociaux-humanitaires ». Peu préparés et portés à bout de bras. Aussi bien-pensants que méprisants. Devenus « riches » avec leurs quelques centaines de francs en quelques heures d'avion, ils abuseraient de l'hospitalité et heurteraient les valeurs culturelles élémentaires. Puis ils repartiraient satisfaits, avec leurs clichés... » Ces syndromes ont été renforcés, dans le cas de groupe dépêché de la Loire au Cameroun, par la « cohabitation », parmi les garçons en présence, tous en situation très marginale, de deux bandes de quartiers antagonistes. Avec un certain recul, il apparaît

que le financement de ce « camp » a été trop facilement obtenu, dans un contexte, ce qui se reproduit régulièrement, d'opérations « socialement innovantes » autour desquelles tous les protagonistes voient un enjeu d'image, autant qu'une possibilité de développement d'une action mûrie depuis longtemps, mais privée de financement jusqu'alors.

La responsabilité de cet échec est aussi partagée par l'organisation africaine bénéficiaire déclarée du projet, sans en être réellement partenaire : décision d'« accueil » trop hâtive, stimulée avant tout par la perspective d'une aura internationale pour les dirigeants locaux et d'une certaine manne financière, impréparation pédagogique (en milieu enseignant pourtant !), absence de jeunes camerounais sur les chantiers : l'impression de tromperie sur le service rendu aura été mutuelle.

Cette expérience malheureuse n'est pas étrangère à la grande vigilance avec laquelle, depuis, la FOL a structuré le recrutement et la préparation des jeunes français - y compris sur le plan de l'autofinancement partiel de leur séjour - et les accords de partenariat, dûment transcrits en conventions pluriannuelles, avec ses co-opérants africains. Ces partenariats sont inscrits dans le domaine de l'éducation (construction de salles de classes, de bibliothèques...), et presque toujours dans le monde rural. L'« effet Douala », (« sa came - ses femmes ») incontrôlable sur les jeunes, reste encore dans les mémoires des animateurs de la FOL. Tout en sachant qu'en ce lieu, les jeunes Stéphanois, sans le savoir, n'étaient que les dignes successeurs (ou prédécesseurs) de nombreux agents expatriés des « missions » humanitaires...

Vincent Berthet